

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Yolande Villemaire — La vie en prose**  
**Un bison ravi à l'écoute d'écritures**

Patrick Straram, alias le Bison ravi

Number 21, Spring 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Straram, P. (1981). Yolande Villemaire — La vie en prose : un bison ravi à l'écoute d'écritures. *Lettres québécoises*, (21), 38–39.



## Un bison ravi à l'écoute d'écritures

*Patrick Straram le Bison ravi, cet écrivain ex-centrique de 46 ans, qui est aussi un critique et un homme de radio, que passionnent écritures, musiques, films, événements culturels, ne cesse de chercher et de découvrir ce qui parle le devenir d'une collectivité, avec quoi il travaille selon sa morale d'anarchiste solitaire.*

*Il vit une expérience avec « La vie en prose » de Yolande Villemaire qu'il lui faut absolument s'écrire.*

*Il nous adresse son texte.*

### blues clair « on peut faire selon soi »

Le dimanche 12 octobre 1980, un peu après 14 heures, je téléphone chez Germaine Beaulieu et Christiane Louis-Guérin, pour prévenir que je ne vais pas pendre la crémaillère chez elles, où je me faisais une telle fête d'aller. D'autant plus que l'après-midi était aussi l'occasion de lancer « **Nécessairement putain** » de France Théoret (éditions les Herbes rouges 82), France l'Épervière far cry à laquelle j'essaye d'expliquer que je préfère ne pas venir parce que complètement impuissant à écrire, quand il me faut absolument écrire (ça fait des semaines que je suis présent à tant d'événements que j'en ai réduit ma solitude à un néant) . . . Au colloque consacré à **la nouvelle écriture** à l'Université du Québec à Montréal, justement, avaient parlé l'une après l'autre France Théoret et Yolande Villemaire (« La nouvelle Barre du Jour » 90-91), et j'avais ressenti Yolande Villemaire (déjà, un tel nom . . .) sans pouvoir me décider : éblouissante ? exaspérante ? . . . C'est quoi, mon impuissance à écrire ? Savoir que je suis seul et vouloir me

l'écrire pour le vivre entièrement, mais l'écrire n'existe qu'en supposant l'autre d'une lecture qui annule cette solitude . . . D'ailleurs, ce colloque avait lieu le 29 février 1980 : le **questionnement** donc **impensable** trois années sur quatre . . .

Mon désespoir augmente au fur et à mesure que je tiens à m'exposer au seul essentiel qui m'engage littéralement,



Marguerite Duras : « **Il faudrait instaurer cette critique-là : ne pas parler du film de façon intemporelle mais de soi devant le film.** » / « **Il faudrait écrire pour un journal comme on marche dans la rue.** »

Nietzsche dit l'ultime de ce drame quand à l'extrême de la problématique sont confrontés et la solitude et se parler avec l'autre : « Dionysos en face du Crucifié . . . »

À peu près convaincu d'être en pleine folie et sans autre ressource que dormir un peu avant un autre film à la Semaine du cinéma québécois, en me rendant de mon bureau à la chambre à coucher je ramasse et feuillette « **La vie en prose** » (déjà, à lui seul, pour ce qui est de m'en-voûter — coup de foudre et coup de Jarnac —, ce titre . . .) . . .

Au coeur même de la pratique d'écrire, dans l'angoisse d'écrire : « . . . je t'écris encore une lettre que tu ne recevras pas. Mais ce sera, pour une fois, parce que c'est ainsi que j'en aurai décidé. C'est une lettre qui figurera dans mon roman et que tu ne liras qu'en différé. C'est toujours en différé



qu'on se lit, de toutes façons. Je t'ai tellement écrit de lettres que j'en ai négligé mon roman ; j'inverse tout simplement le courant. Il n'est pas dit que ce n'est pas à toi qu'elle s'adresse pour autant. »

Et si ça ne dit pas assez le complexe d'écrire, écrire le complexe de dire le ça . . . Lettre ou livre ? Lire à la lettre ? Se parler, c'est me parler moi ou parler avec l'autre ? Et l'autre, si je le fais moi du fait d'écrire ? « Quand tu m'as dit ton nom, j'ai su que c'était toi le lecteur inconnu pour qui j'écrivais. Il a suffi que tu me ressembles pour que je comprenne que c'est à moi-même que je destinais toutes ces lettres et les mots et les phrases et les paragraphes que j'en ai faits. C'est narcissisme peut-être ; et bien sûr que je ressemble à cette folle qui s'écrit de longues lettres à elle-même. »

Un tel souffle, un tel style, ils font évidente l'urgence d'écrire, ce pari fou décisif . . .

Il faut lire la vie pour la vivre. Pour la lire il faut l'écrire.

Il faut lire « **La vie en prose** » de Yolande Villemaire, collection « Lecture en vélocipède » 25, éditions les Herbes rouges.

Je me couche en pleine épouvante et en plein émerveillement, l'écrivain plein d'émotion avec Yolande Villemaire, et je me répète les yeux fermés « *Les yeux verts* » de Marguerite Duras : « **On peut faire selon soi.** »

Les jours suivants, je circule avec passion dans ce livre comme un monologue ayant substance des événements qu'il narre, qui le motivent, et l'éclatent en brassées d'embrassements avec les faits, les choses, des idées, des sentiments, un amant, les compagnes, ces mots, l'écrire . . . Jus et jours, dérivés et délires, découvertes et dépassements, jérémiades et joies . . .

Quoi m'irrite ?

Le « trip ». Le ton d'un parler et les étincellements d'un humour, je connais, m'empêche de les goûter pleinement qu'ils soient si savamment *fabricués*. Le savoir-faire du débraillé, le métier dans l'inconoclastie, ça fait les excès mécanistes, et l'apparat cache l'âme. L'adresse à utiliser des grilles à

la mode réduit à des clichés **l'à vif du sujet**.

Mais Yolande Villemaire m'atteint de plein fouet et me bouleverse pour longtemps quand elle parle de l'écriture, quand elle se parle, quand elle me parle, ce qui est au-delà de tout : vivre.

« J'ai passé l'après-midi à écrire ma mort en fumant une multitude de cigarettes. Dire que j'avais arrêté de fumer. Il ne faut jamais dire fontaine . . . Je n'en revenais pas de pouvoir enfin raconter ma mort à froid ; c'est, au moins, la cinquième version que j'en écrivais là. Plus je m'éloigne de « cela », plus c'est facile d'en parler. Bien sûr, je ne peux toujours que décrire en surface cette période où la vie l'avait à ce point emporté sur la prose qu'aucun texte ne pourra jamais rendre compte de tout ce qu'il y avait dans cet instant-là où j'ai vu et où j'ai hésité, comme si j'avais le choix. En fait, je ne l'avais pas, sinon, je serais morte pour de bon. »

C'est le vital de vivre, écrire ce que fait vivre écrire pour vivre.

Dans certains fragments, l'amour et l'érotisme ont qualité qui me chavire. « . . . on délire dans les mots qui coulent, coulent dans nos corps partagés, dans de grands flashes blancs de désir et d'extase. On respire, bouche contre bouche, fatigués et on coule, dans l'orgasme, dans le sommeil, je ne sais plus. On croule de tendresse, de chaleur, on coule. »

Un tel écrire m'incite à écrire mon entente, qui conjugue en instances ironie irrésistible et romantisme romanesque.

La cuisine, le plus souvent un Victor-Lévy Beaulieu y gâte sa sauce et la littérature désole. Yolande Villemaire, dans l'écriture j'entends la femme.

La chanson m'en-chante.

Il faut lire « **La vie en prose** » de Yolande Villemaire.

Je me répète les yeux fermés « *Les yeux verts* » de Marguerite Duras : « **On peut faire selon soi.** »

Ainsi je fais . . .

*Patrick Straram le Bison ravi*

**LA JUPE CRAQUÉE . . .**

présente :

**SONT-CE LES EFFETS  
DU « SOUTHERN  
COMFORT » ? . . .**

ou

**Cé tu la vie ou la boisson qui  
nous fait ça ? . . .  
avec**



ISABELLE DORÉ  
CAROLE ARBIC  
LOUISE RICHER

Mise en scène :

Paule Marier

Décors : Claude Pelletier

Musique : Carole Arbic

du 18 mars au 12 avril

Mercredi au dimanche

21 h. 00

**CAFÉ-THÉÂTRE  
L'EX-TASSE**

816 Ontario, Est  
526-9396